

LE PLATEAU DE ROCHE-DE-VIC

TERRITOIRE DES PREMIERS MÉSOLITHIQUES

J.DUBOIS, C. GUILLAUMIE, M. MURAT, A.POUGET, G. SIMMONNOT

Les prospections aériennes et pédestres effectuées depuis quelques mois sur l'ensemble plateau de Roche-de-Vic ont permis de compléter la carte des sites mésolithiques de plein air qui y ont été installés. Une cinquantaine d'implantations ayant déjà été dénombrées fin 2011, notre vision de l'espace et de l'environnement alors occupé en a été notablement modifiée.

Pour cette étude, si dès l'abord ces sites archéologiques ont été considérés comme des unités d'analyse à l'échelle d'emplacements du paysage, chacun d'entre eux étant perçu comme élément d'un même système dynamique d'utilisation de ce territoire, c'est qu'ils partagent, certaines caractéristiques propres, situation géographique, caractérisation fonctionnelle, provenance des matériaux, problèmes taphonomiques, etc. De plus l'industrie qui y a été retrouvée permet d'envisager, pour l'ensemble, une attribution globale au Mésolithique ancien.

De ce fait, en ayant des objectifs purement documentaires, nous allons maintenant présenter les informations de base collectées à ce jour. Nous nous limiterons pour l'instant et, bien que cela puisse introduire une distorsion dans l'étude de l'échantillonnage, aux vingt-cinq sites reconnus en un seul rectangle de quatre kilomètres sur sept représentant un maillon de l'exploitation d'alors de ces espaces constituant une zone que l'on peut qualifier de « territoire mésolithique » en raison de la densité d'occupation de ces vingt-huit kilomètres carrés très approximativement centrés sur le piton de Roche-de-Vic.



Le sommet de Roche-de-Vic (636 m) vu du sud-est.
Photographie prise d'ULM par A. POUGET.

Rappelons au préalable, qu'à la différence de ceux en abri sous roche ou en grottes, d'ailleurs inexistantes en ce quadrilatère, les sites de plein air, plus difficiles à détecter, sont très vulnérables car largement exposés, surtout depuis peu, aux dégradations occasionnées par le développement de l'élevage intensif entraînant déboisement et défrichages pour la création de pâtures.

En outre, dans cet espace d'une altitude moyenne d'environ 550 mètres avec socle de leptynites plus ou moins altérées, ces sites ont été soumis à un environnement pluvieux et affectés par un pH largement inférieur à 7, de sorte qu'aucun d'entre eux n'a livré de restes organiques, critère particulier qui interdit toute datation radiocarbone mais aussi toute étude archéozoologique. De ce fait, nous ne disposons pour ces gisements de plein air que d'informations limitées, réduites notamment à l'étude de leur positionnement ainsi qu'à celle du matériel lithique retrouvé. Le marqueur privilégié sera les armatures appréhendées comme facteur d'identité culturelle caractérisant un groupe, ce qui doit permettre en outre la détermination du territoire qui s'est trouvé alors occupé.

Il importe donc de tirer des éléments disponibles le maximum d'informations et ce par tous moyens appropriés, utilisant notamment une conception systémique de ces données vues comme la manifestation dynamique du comportement humain en réponse à la pression de l'environnement.

I – La caractérisation des sites

Il faut d'abord constater que ces sites, qui ne bénéficient pas en général d'une délimitation naturelle, ont été probablement positionnés sensiblement à la même altitude sur et en bord de plateau, dépassant ainsi la limite antérieurement imposée par le gradient thermique, et ce d'une manière non aléatoire, peut être régie par des coutumes et traditions bien établies. Ces emplacements devaient présenter des avantages, sans doute climatiques mais aussi stratégiques pour l'accès aux ressources diverses de ce biotope cristallin humide de moyenne altitude. La plupart se trouvaient en tête d'un ou de plusieurs vallons tributaires bien orientés, lieux conciliant à la fois point de vue et point de passage obligés pour la faune.

Le facteur environnemental propre à induire des particularismes a certainement été prépondérant dans le choix des zones d'occupation, l'établissement de ces sites de plein air découlant bien évidemment d'abord de l'établissement de conditions climatiques devenues alors plus tempérées et qui ont déterminé l'utilisation de cet espace jusqu'alors plutôt dédaigné.

En effet, si nous admettons une datation renvoyant au Mésolithique ancien malgré les présomptions de mélange qui accompagnent généralement l'étude de séries issues de ramassages de surface, ces implantations révèlent une apparente homogénéité culturelle en raison des caractéristiques typologiques de l'outillage et des nucléus. Cette homogénéité culturelle est très identique d'ailleurs, comme nous le verrons, à celle de certaines stations voisines de même époque et très documentées du Haut-Quercy¹. Nous nous situons alors, environ vers 9.500 BP, dans la dernière partie du Préboréal, période de réchauffement mais où le climat est encore relativement froid. Des tourbières en formation génèrent alors une biomasse riche et diversifiée, la steppe à poacées associées à un cortège d'herbacées du Dryas 3 est peu à peu envahie par des forêts de pins, bouleaux et aulnes encore bien clairsemées, un milieu très ouvert ne se refermant que progressivement où les plantes thermophiles font leur apparition².

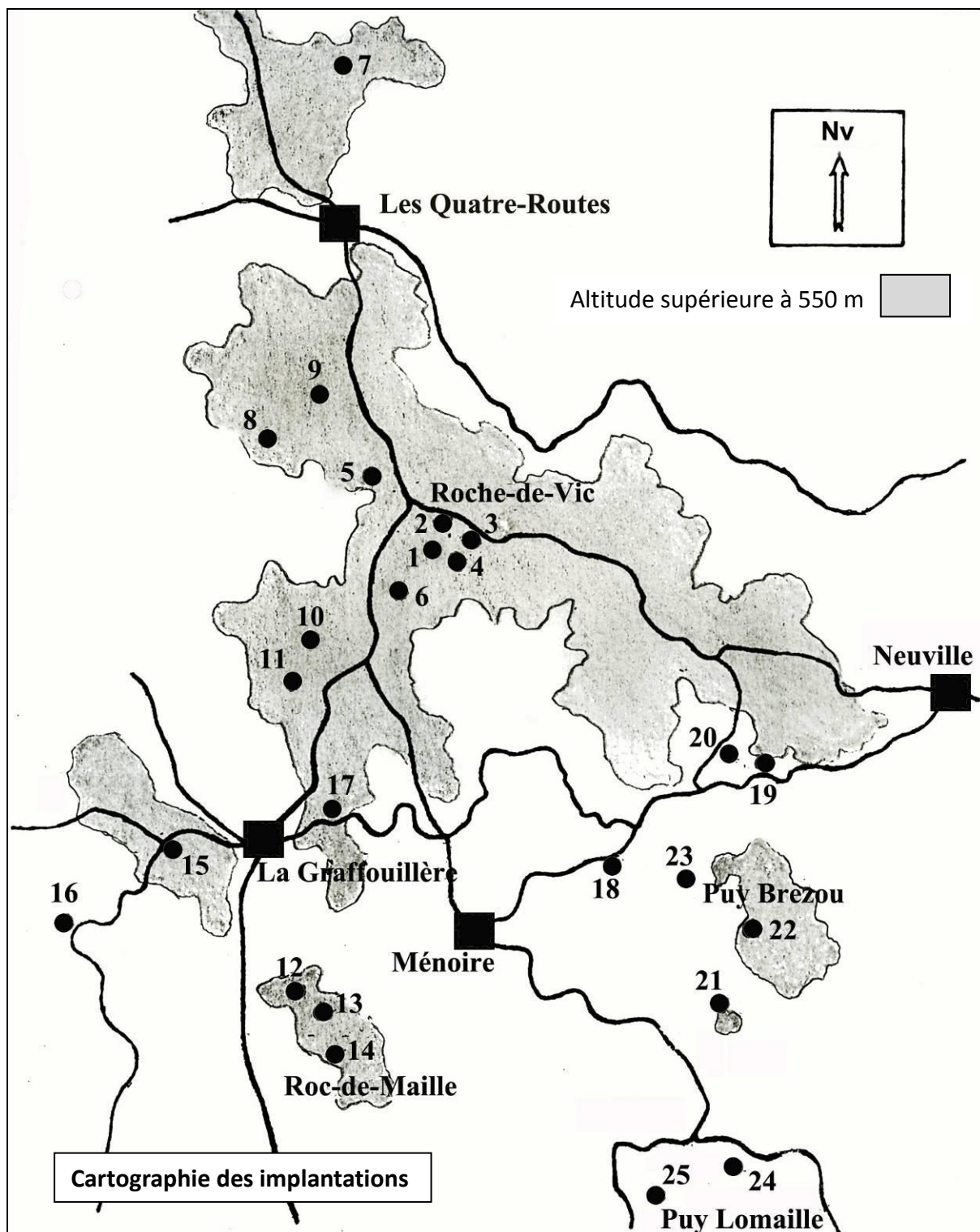
En ces lieux, la faune habituée au froid a déjà émigré vers le nord, les derniers rennes de Dordogne ayant persisté seulement au-delà de 12.000 BP³ (D.G. Drucker, S. Madelaine, A. Morala – 2011). De même, du fait de la régression des steppes et prairies, le nombre de bisons et bœufs décroît lentement car ils sont peu à peu remplacés par tous les animaux vivant en forêt comme les cervidés.

¹ VALDEYRON N., BOSC-ZANARDO B., BRIAND T., *Evolution des armatures de pierres et dynamiques culturelles durant le Mésolithique dans le Sud-Ouest de la France*, Paethnologie 2008-1.

² SEMAH A.M., RENAULT-MIKOWSKY J., *L'évolution de la végétation depuis deux millions d'années*. Ed. Errance, 2004.

³ DRUCKER, D-G., MADELAINE S., MORALA A., *Les derniers rennes de Dordogne, nouvelles données*. Paléo 2011, n° 22.

Cette approche semble confortée par les cotes moyennes d'altitude, d'environ 550 mètres, choisies pour ces occupations, le changement climatique ayant ouvert ces nouveaux territoires dont les potentialités ont été aussitôt exploitées.



Ces implantations de moyenne altitude (dryland sites), qui tranchent avec l'occupation antérieure de plus basses vallées, bien que paraissant au premier abord ponctuelles et temporaires et révélées par des vestiges de peuplement probablement à une échelle chronologique large, semblent ouvrir une problématique nouvelle à propos des modalités d'exploitation territoriale de ces groupes du début du Mésolithique. Cela appelle à une appréhension et caractérisation puis compréhension du ou des systèmes techno-

économiques qui ont, de ce fait, été mis en œuvre.

En effet, les déplacements étant bien liés à la recherche de ressources diverses, il ne pourrait y avoir eu occupation sédentaire que dans le cas où ces ressources se trouvaient être permanentes, alors que leur renouvellement saisonnier entraînait de facto le déplacement corrélatif des groupes et donc migration régulière en des espaces de nomadisation dont le territoire s'élargissait alors, les hommes revenant périodiquement en des habitats consacrés par la tradition La butte témoin du Bout-de-la-Côte dont il sera question plus loin, gîte important de pierres à tailler, devient de ce fait un des pivots majeurs de l'espace social dans ce territoire.

Mais pour établir, dans cet objectif, un protocole d'étude cohérent sur ces occupations tardiglaciaires dont il est difficile de définir s'il s'agissait d'implantations uniques de longue durée ou de successions d'occupations courtes et saisonnières, il importait d'abord de constater si, parmi les vingt-cinq sites ci-dessus déterminés, certains au moins démontraient par une ou plusieurs caractéristiques propres leur dépendance à une même contemporanéité, ce qui a bien été constaté. Le marqueur qui a semblé le plus déterminant est, parmi les artéfacts recueillis sur sept de ces sites (Pil 1, Vic 2, Vic 6, Chi 1 et 2 et Res 1 et 2), la présence d'un silex particulier provenant de la Charente-Maritime, dit « Grain de Mil », dont il sera question plus loin. Ce silex paraît être un lien très fort quant à la détermination de la période d'occupation de ces sites de plein air et laisse préjuger de probables liaisons dynamiques entre eux, étant précisé qu'en l'absence de toute fouille, il n'est possible ni d'affiner plus avant la résolution chronologique ni d'individualiser des éventuelles occupations successives.

Pour déterminer au mieux l'appréhension de ces nouveaux territoires, nous prendrons en compte les idées développées par L.R. Binford qui oppose deux modèles extrêmes d'occupation annuelle de l'espace territorial de chasseurs⁴ : d'un côté, un modèle de « Foragers » très mobiles qui se déplacent en groupe de campements en campements et ne restent que tant que durent les ressources alimentaires, de l'autre un modèle de « Collectors » où la majeure partie du groupe demeure en un camp de base tandis que seuls les chasseurs adultes partent en expédition, occupant des haltes de chasse et rapportant ensuite le gibier au camp.

Comme toute modélisation, cette approche semble avoir ses limites quant à l'utilisation de l'espace par ces hommes, conférant sans doute à ceux-ci une trop grande rigidité de comportement dans cette région d'étendue néanmoins limitée et où l'habitat était alors uniquement de plein air. Les seuls ramassages de surface d'éléments lithiques ne permettent pas de trancher entre ces deux habitus qui peuvent d'ailleurs avoir coexisté !

Remarquons cependant que sur chaque site reconnu à ce jour il apparaît que le périmètre de dispersion de ces témoins lithiques semble souvent assez circonscrit, se répartissant en général en une surface ovalaire de dix à vingt mètres de grand axe, ce qui donne l'impression d'emplacements occupés à une seule reprise, lors d'un séjour relativement limité et tourné vers une aire d'emprise (« site catchement ») alors déterminée.

En outre, la présence d'un gibier devenu moins migrateur au fil du temps et sa dispersion dans un environnement en cours de boisement ont vraisemblablement amené ces chasseurs à se déplacer souvent dans leur espace. Les groupes humains deviennent alors très mobiles mais dans un territoire restreint, si l'on en juge par la quantité de matériaux siliceux de provenance très locale alors utilisée.

Ces deux dernières constatations renvoient alors à une stratégie d'exploitation du territoire se rapprochant plutôt du pôle « Forager » où l'ensemble d'un groupe de base se déplace vers les différentes ressources, la chaîne opératoire étant simplement moins segmentée dans le temps et l'espace que dans le mode « Collector » ci-dessus évoqué.

Il faut bien reconnaître qu'en l'état actuel des découvertes, le circuit dans lequel pouvait s'inscrire les

⁴ BINFORD L. R., *Archéologie of place*. Journal of Anthropological, 1982, n°1.

déplacements à l'intérieur de ce territoire, le rythme de ceux-ci ainsi que les éventuelles liaisons dynamiques entre sites restent toujours difficiles à préciser, bien qu'il semble apparent, comme il a été dit, que les mouvements des campements, probablement au cours d'une même saison, aient été de faible amplitude, quelques kilomètres seulement, la biomasse existante permettant facilement d'obtenir toute la subsistance nécessaire.

A contrario, il apparaît que s'étaient déjà produites une ou des migrations de grande ampleur, sans doute bien supérieures à cent kilomètres, en provenance du Périgord et même de la Charente-Maritime, ce qui semble bien démontré, comme nous le verrons plus loin, par l'origine des éléments lithiques utilisés, qui, pour une petite part proviennent de ces régions. En effet, chaque groupe humain paraît disposer à son arrivée sur place de matières premières d'origines allochtones diverses (« embedded procurement strategy » selon Binford⁵) et ce avec le même souci bien constaté de leur exploitation maximale.

Et l'on peut penser que ces déplacements sur grande distance étaient très spécifiques à cette population du début du Mésolithique et étaient liés aux conditions environnementales encore dures, les déplacements devenant plus réduits aux épisodes moyen et surtout final, ainsi que semble le démontrer l'étude des marqueurs osseux d'activité au niveau des entèses effectuée par Sébastien Vilotte⁶.

S'il est certain que le plateau de Roche-de-Vic a présenté de l'intérêt pour ces hommes, très probablement en raison des conditions nouvelles de l'environnement, nous sommes dans l'ignorance, d'abord de leur région d'origine, Charente ou embouchure de la Loire, ensuite des motifs et conditions qui ont entraîné leur déplacement vers le sud et leur arrivée sur place avec occupation permanente ou simplement temporaire des lieux. Cette dynamique culturelle reste à élucider, ne pouvant nous appuyer pour émettre des hypothèses que sur le référentiel constitué par l'examen des restes de campements et sur l'analyse des éléments lithiques qui suit.

II – L'étude des éléments lithiques

Sachant que la chaîne opératoire d'un matériau, c'est-à-dire sa stratégie d'obtention et sa séquence d'utilisation dans le temps et l'espace, se trouve toujours intégrée dans les activités de subsistance, elle reflète donc à la fois le mode d'implantation dans le paysage du groupe qui la met en œuvre et son trajet du déplacement à l'échelle des emplacements successifs car les zones d'affleurement de silex, qu'elles soient primaires ou secondaires, restent bien des points d'appel qui déterminent, au moins partiellement, choix et conditionnement de la mobilité logistique et résidentielle.

Il est probable, en outre, que, jusqu'à la fin du Mésolithique, le processus d'approvisionnement en pierres à tailler était le fait des groupes de chasseurs-cueilleurs eux-mêmes qui, connaissant les affleurements, les exploitaient sans qu'il n'ait été établi jusqu'à ce jour aucunement la preuve d'un quelconque système d'échange⁷.

C'est pourquoi, afin de caractériser au mieux le système de peuplement de ce début du Mésolithique en termes de comportement dynamique et d'aborder avec pertinence les questions de territoire d'acquisition et de mobilité, il a paru évident de s'appuyer sur l'origine des matières taillables retrouvées dans les différents sites, en partant des plus allochtones jusqu'à celles locales de toute proximité.

A l'origine des premières récoltes d'artéfacts, il avait été considéré que le ou les groupes en cause avaient exploité les ressources lithiques de l'écotone vallée-plateau à l'échelle du bassin de la Dordogne, ce qui semblait démontré, comme nous le verrons plus loin, par l'origine des matières siliceuses utilisées. Ce fleuve en lui-même paraît avoir été l'axe majeur de leurs déplacements, jalonné qu'il était de sites

⁵ Id.

⁶ VILLOTTE S., *Les comportements au Gravettien : apports des marqueurs osseux d'activité*. In Identités Gravettiennes, Mémoires de la Société Préhistorique Française.

⁷ DJINDJIAN F., *Approvisionnement en matières premières dans le Paléolithique supérieur d'Europe occidentale, Méthodes et Résultats*. In Méthodes pour l'archéologie. Paris : 1991.

d'extraction, choix stratégique assurant la proximité de ressources variées stables et prévisibles.

Il est vite apparu que l'aire de déplacement de ces groupes était plus importante encore que prévu, car elle déborde vers le nord-ouest sur le bassin versant de la Charente.

En effet, il a été récolté en sept stations (Pil 1, Chi 1 et 2, Res 1 et 2, Vic 2 et Vic 6) des éléments constitués d'un silex particulier dit « Grain de mil » par R. Simonnet⁸, dont le gîte potentiel en affleurement se trouve exister dans la région d'entre Jonzac et Pons (Charente-Maritime), en une séquence attribuée pour l'instant au Sénonien par quelques auteurs (Demars⁹, Soressi¹⁰), bien que cela soit encore en discussion. Cette matière première déjà identifiée en bien d'autres séries archéologiques d'Aquitaine par divers chercheurs, R. Simonnet¹¹, R. Morala¹² et J. Pellegrin¹³ notamment.



Le silex dit « Grain de mil » (x 5)

Cette variété de silex, particulièrement reconnaissable avec son cortex assez épais possédant la même structure packstone, est composée d'un ciment siliceux jaune-beige plus ou moins foncé dans lequel sont inclus des péloïdes blanchâtres, particules de forme ovoïde sans nucléus ni squelette, produits par la transformation de bioclastes ou autres pellets par micritisation due notamment à des actions algaires. L'agrégat de péloïdes et de bioclastes constaté résulte d'une cimentation en milieu peu agité favorisée alors par des algues ayant joué un rôle dans la fixation du sédiment originaire.

Poursuivant l'étude des matériaux taillables retrouvés, il a été remarqué sans grande surprise que parmi les catégories allochtones figuraient des silex noirs, gris ou blonds du Sénonien du Périgord, sous-étages Coniacien, Santonien ou Campanien. Ce groupe polymorphe aux affleurements géographiquement étendus est retrouvé en nombre dans la plupart des sites paléolithiques d'Aquitaine et très étudié par de nombreux chercheurs (Séronien-Vivien¹⁴, P.Y. Demars¹⁵, Morala¹⁶, A. Turq¹⁷, J.G. Bordes¹⁸, F. Djindjian¹⁹).

⁸ SIMONNET R., *De la géologie à la Préhistoire*. Paléo n° 11, 1999.

⁹ DEMARS P.Y., *Les gîtes de silex de la région de Jonzac* In Le site paléolithique de chez Pinaud à Jonzac. Préhistoire du Sud-Ouest, suppl. 2, 2004

¹⁰ SORESSI M., *L'industrie lithique des niveaux 6 à 8 de chez Pinaud à Jonzac*. Préhistoire du Sud-Ouest, 2004.

¹¹ SIMONNET R., op. cit.

¹² MORALA, op. cit.

¹³ PELEGRIN J., *Les techniques de débitage laminaire au Tardiglaciaire*. Mémoires du Musée de Préhistoire d'Ile de France, 2000.

¹⁴ SERONIE-VIVIEN M., SERONIE-VIVIEN M.R., *Les silex du Mézozoïque Nord-Aquitain*. Bul. de la Sté Linnéenne de Bordeaux, 1987.

¹⁵ DEMARS P.Y., op. cit.

¹⁶ MORALA, op. cit.

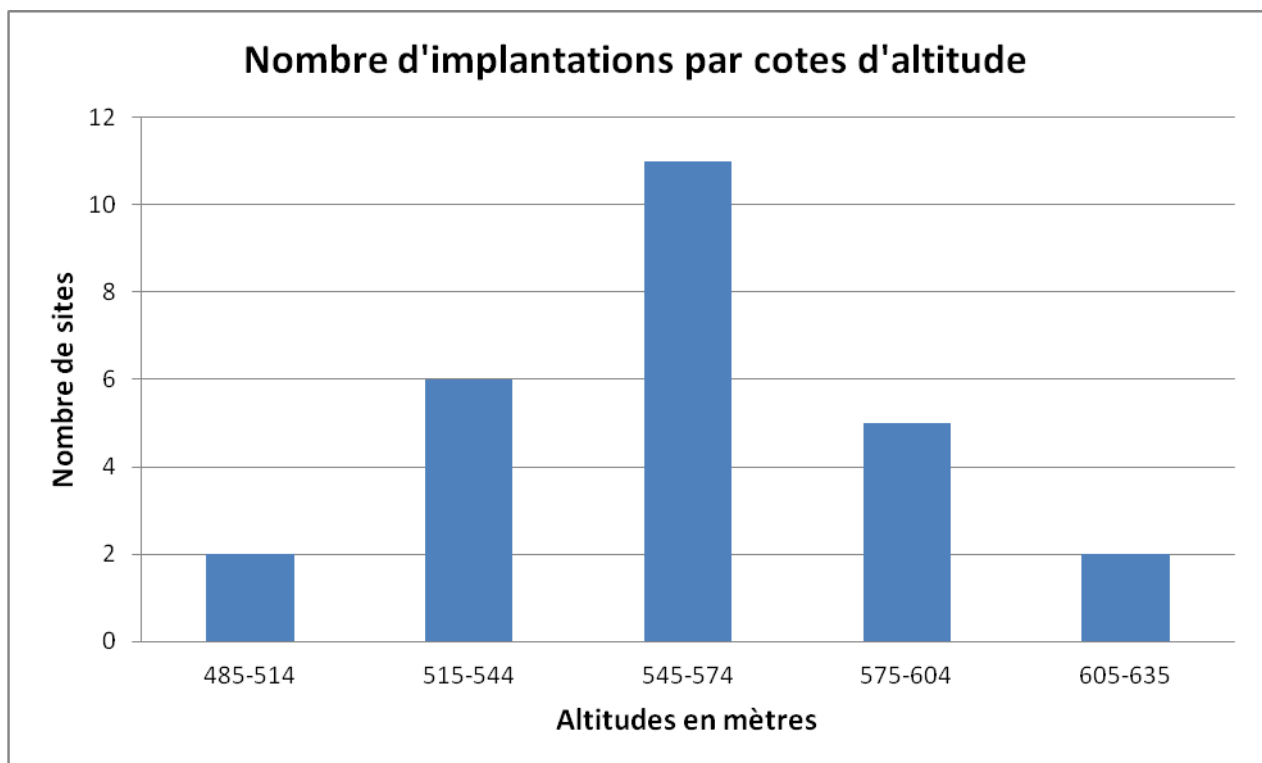
A la suite des échantillonnages effectués sur place pour comparaison, il est très vite apparu que ces silex gris et noirs, à cortex moyen à épais et pâte généralement fine avec mouchetures blanchâtres (coraux, spongiaires ?) auraient vraisemblablement pu être récoltés dans la région avoisinant le confluent Dordogne-Vézère, ceux blond à beige, issus du Santonien et peut-être également du Coniacien, provenant sans doute, légèrement plus en amont, de ramassages effectués sur des terrasses alluviales de la Dordogne.

Une troisième catégorie des roches utilisées correspond à un silex du Cénozoïque. Issu d'un paléolac entièrement démantelé, ce minéral qui existe dans la zone d'affleurement des terrains oligocènes est présent en concentrations isolées résultant de phénomènes ponctuels.

Il s'agit donc d'un silex lacustre formé dans un milieu pré évaporitique de bordure de cuvette, à texture fine, de couleur blanc laiteux à blanc sale et même apparaissant parfois comme légèrement bleuté par suite de l'effet Tyndall, affecté dans sa masse de micropores et irrégularités dans les empilements des cristallites de quartz dont les dimensions sont en corrélation avec la longueur d'onde de la lumière déterminant un spectre d'absorption optique qui en assure la diffusion et justifie de la teinte apparente.

Il y a été remarqué des micro sphérules d'opale CT, lépisphères disséminées dans la masse, ce qui laisse penser à la présence d'argile dans ce paléolac, l'opalite se formant plutôt en milieu argileux contrairement à la calcédonite qui se forme plutôt en milieu calcaire.

Les prélèvements effectués permettent d'envisager que ce silex proviendrait du plateau de Bord, près de Domme en Dordogne et peut-être même comme le suggère A. Turq²⁰ du vallon plus à l'est dit de la Germaine.



¹⁷ TURQ A., *Paléolithique inférieur et moyen entre Dordogne et Lot*. Paléo supplément n° 2, avril 2000.

¹⁸ BORDES J.G., *Les Interstratifications Chatelperronien/Aurignacien du Roc de Combe et du Piage*. Université de Bordeaux 1, 2002.

¹⁹ DJINDJIAN F., op. cit.

²⁰ TURQ A., *Exploitation des matières premières lithiques dans le Moustérien entre Dordogne et Lot*. In *Le silex de sa genèse à l'outil*. Paris : CNRS éditions, 1990.

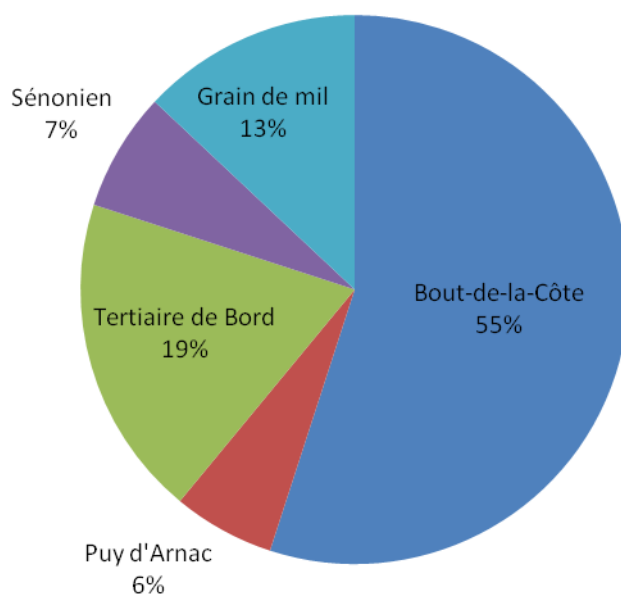
En arrivant maintenant aux catégories très locales de matières taillables utilisées, il est remarquable de constater qu'à quelques kilomètres seulement au sud du périmètre étudié existe un important premier gîte du Bout-de-la-Côte ou d'Endoucat, butte témoin triasique dont le sommet est coiffé en affleurement par des bancs de silex jaspéroïde avec, sur son flanc est, une nappe de volantes de ce dernier recouvrant un banc de grès grossier qui repose lui même sur une couche d'argile verte, le tout avec socle de leptynites et gneiss.

Ce matériau, infraliasique du Rétho-trias, semble être issu de dépôts siliceux affectés de divers oxydes métalliques, sédimentés en un paléolac de bordure continentale et par la suite diagénétisés en bancs montrant des micro-structures de laminations obliques parfois entrecroisées, des lacunes, mud-cracks ainsi que des zones fracturées : l'ensemble résulte peut être et entre autres de divers processus de turbidité et d'assèchement dus à des conditions climatiques contrastées, le tout dans un milieu de dépôt anoxique car non contrarié par la bioturbation.

Et ce silex jaspéroïde, probablement du fait de suffisamment d'éléments calciques contenus dans le milieu aqueux originaire provenant de la dissolution des plagioclases (AN 10 à AN 50) constituant des leptynites, est composé en majorité de calcédoine et plus rarement de quartz microcristallin et d'opale. Il existe en effet un ordre de cristallisation de la silice dissoute : si la solution est gênée dans celle-ci, notamment par des colloïdes ou des cations alcalins, il se forme alors plutôt de l'opalite, en présence d'ions calcium plutôt de la calcédonite, une pureté parfaite donnant alors du quartz.

De texture plutôt Mudstone que Packstone, à cassure lisse et conchoïdale, de grain très fin avec de nombreuses dendrites et taches noires de manganèse soulignant souvent les fracturations, ce qui le caractérise particulièrement, ce silex est d'une grande diversité de teintes selon les impuretés piégées dans les fibres de la calcédonite (Fe^{2+} , Fe^{3+} , Al^{3+} , Mn^{2+} , etc.), allant du jaune plus ou moins pâle au brun plus ou moins foncé et même jusqu'au rouge brique selon le degré d'oxydation.

Tableau de présence et de pourcentage des roches taillables
L'exemple de Vic 6



Il faut constater que la butte témoin du Bout-de-la-Côte a longtemps constitué une source majeure pour l'approvisionnement en silex dont le type particulier a été identifié en nombre de stations de Corrèze et même de la région Aquitaine, utilisé notamment, pour ne citer qu'eux, par les Néanderthaliens de la

Chapelle-aux-Saints.

Il représente également, en ce qui concerne les stations faisant l'objet de cette étude, la matière la plus employée, car retrouvée en chaque site en des pourcentages toujours supérieurs à 50% et atteignant même, pour certains d'entre eux, comme Lom 2, 90% des artefacts recueillis.

Encore plus au sud existent d'autres gisements à silex au sein d'une série de buttes témoins alignées en direction méridienne sur quelques kilomètres depuis Puy-d'Arnac, sorte de Horst partiellement démantelé et formant relief entre le bassin versant de la Sourdoire à l'ouest et le système faillé de la vallée de Nonards à l'est.

Le faciès géologique est ici très différent car dû à une sédimentation en un milieu marin plus ou moins fermé de lagunes littorales, ce qui a entraîné, particulièrement à l'Hettangien et au Sinémurien, le dépôt de bancs notamment de dolomies sans doute primaires, bancs séparés parfois par des argilites verdâtres et rougeâtres, ce qui dénote alors un certain confinement du bassin.

Et c'est dans ces dépôts carbonatés que l'on rencontre des niveaux silicifiés présentant une épigénisation se superposant à un mode de formation diagénétique.

En ces endroits, le premier de ce gîte à silex reconnu se trouve être le plateau de la Cafoulière à Puy-d'Arnac, éminence de l'Hettangien inférieur où l'on recueille des rognons de silex jaspéroïde jaunâtre à jaune brun, relativement fracturés et avec moins de ponctuations noires de manganèse qu'au Bout-de-la-Côte et zone où le Sinémurien supérieur à calcaire biodétritique a été entièrement érodé. Son existence antérieure y était néanmoins révélée, ainsi que l'a déjà remarqué M. Séronie-Vivien²¹, par la présence de volantes de silex jaspéroïde à oolithes détritiques plus ou moins grossières : quelques échantillons seulement de ce type et de cette provenance ont été reconnus dans le matériel des sites étudiés.

Enfin, encore plus au sud, les autres buttes témoins hettangiennes, d'abord du Chemin-des-Jaspes puis ensuite du Puy-Tranchat, ce dernier dominant à l'ouest la station magdalénienne et peut-être aussi gravettienne de Ro-del-Dra, représentent les derniers sites proches où le même processus de formation d'origine lagunaire permet d'y recueillir nombre de fragments de ce même silex.

Il est particulièrement remarquable de constater que c'est bien au Puy-Tranchat où le phénomène d'épigénisation des dolomies par la silice paraît être le plus évident.

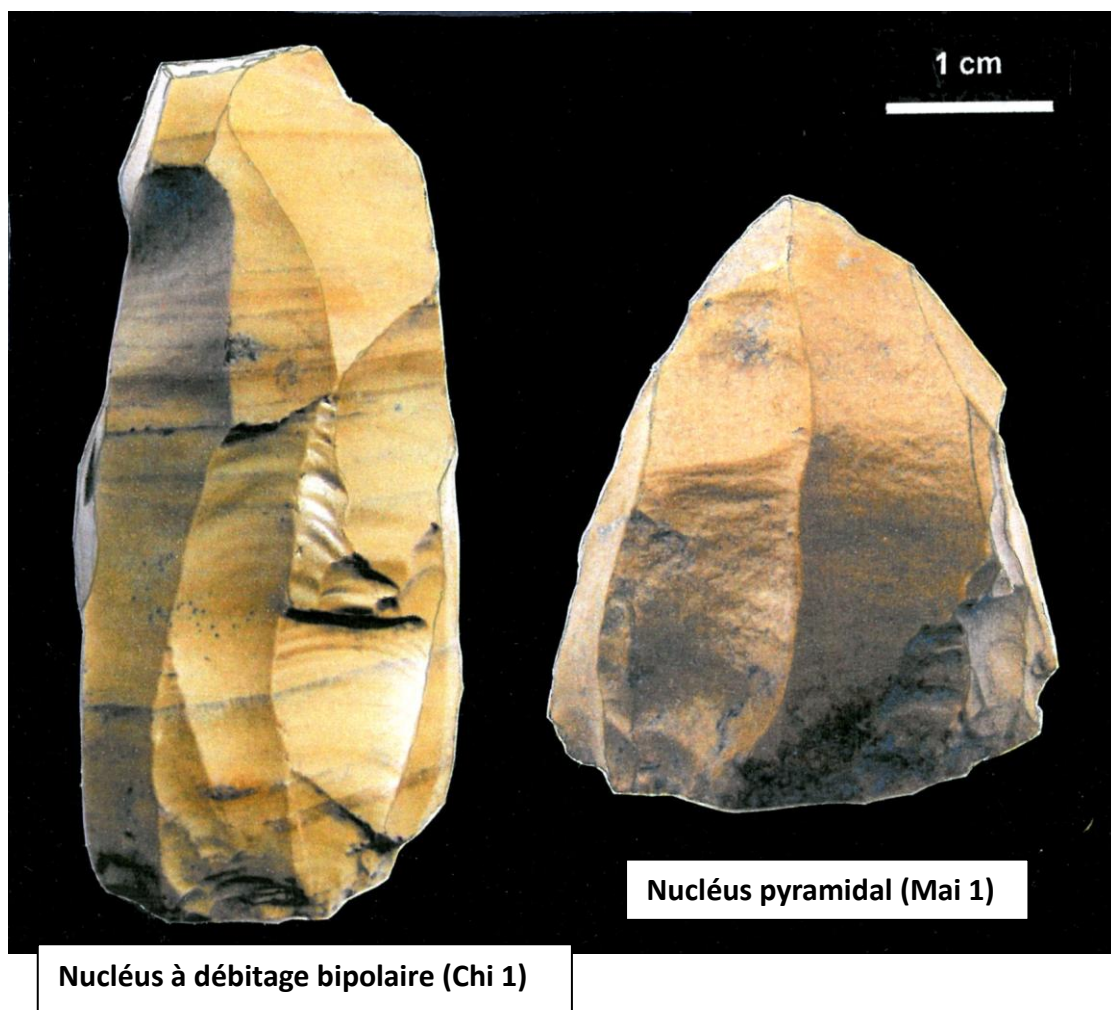
Avant d'en arriver maintenant à une étude sur l'outillage, il faut d'abord reconnaître que, pour cette industrie, son nombre et sa variété dans les séries lithiques des divers sites, tributaires du comportement humain, correspond bien à une unicité dans la fonction souhaitée, le type de production et la gestion du matériel.

En effet, en majorité les objets sont d'assez petite taille, quelle que soit l'origine des silex utilisés : leurs dimensions résultent bien d'une volonté délibérée et non contrainte par la qualité et le volume des blocs de matière première.

D'une manière générale, il faut également constater que l'économie lithique développée en ces stations était très largement orientée vers une utilisation des ressources locales les plus proches, spécialement celles du « Bout-de-la-Côte », très adaptées d'ailleurs à une production devenue de dimensions plus réduites : la petite fraction de matériaux allochtones qui y a été identifiée paraissant provenir, soit d'outils et armatures déjà antérieurement en service et qui y ont été abandonnés, soit d'une faible réserve de matière taillable, sans doute emportée lors de déplacements de grande ampleur, réserve qui, ainsi que le démontrent les nucléus retrouvés, a été utilisée alors au maximum.

²¹ SERONIE-VIVIEN M., op. cit.

Comme cela déjà été signalé spécialement pour Roc-de-Maille, locus 1²², l'analyse technologique de l'industrie lithique de ces vingt-cinq stations, laquelle ne nous semble pas s'intégrer pleinement à la sphère sauveterrienne mais bien résulter d'interactions plus ou moins croisées notamment avec le premier Mésolithique reconnu en Charente-maritime, a permis de mieux caractériser l'intention première des tailleurs qui était bien de débiter au percuteur de pierre tendre au sein d'une unique chaîne opératoire, surtout à partir de lamelles mais sans que celles-ci soient spécialement calibrées, des supports destinés à être transformés notamment par la technique du microburin en armatures de projectiles, géométriques ou non. L'ensemble des étapes de cette opération présente effectivement des caractéristiques qui l'individualisent : rareté des matières premières d'origine lointaine, nucléus en majorité pyramidaux et utilisés jusqu'au bout du possible ainsi que le démontre de nombreux petits enlèvements rebroussés non utilisables, enfin, microlithisation de l'outillage avec utilisation très temporaire et comme outils occasionnels, d'éclats et déchets de taille.



Il faut également indiquer l'absence ou la très grande rareté des pointes de Sauveterre, alors que sont présentes les pointes par troncature oblique, le tout semblant bien confirmer, si l'on fait référence pour cela aux travaux effectués notamment à la grotte des Fieux (Lot), d'abord par F. Champagne²³ puis par T. Briand²⁴, l'appartenance des stations étudiées au Mésolithique ancien ainsi que cela résulte également des recherches faites par N. Valdeyron, B. Bosc-Zanardo et T. Briand²⁵ sur l'évolution des armatures.

Enfin, le relatif grand nombre d'armatures cassées retrouvées surtout en leurs parties proximales dans les

²² DUBOIS, J., GUILLAUMIE C., MURAT, M., POUGET A., SIMONNOT G., *A propos du site mésolithique de Roc-de-Maille*. LEMOUZI, 2011, n°200.

²³ CHAMPAGNE F., CHAMPAGNE Ch., JAUZON P., NOVEL Ph., *La Grotte des Fieux à Miers (Lot)*. Gallia Préhistoire, 1990.

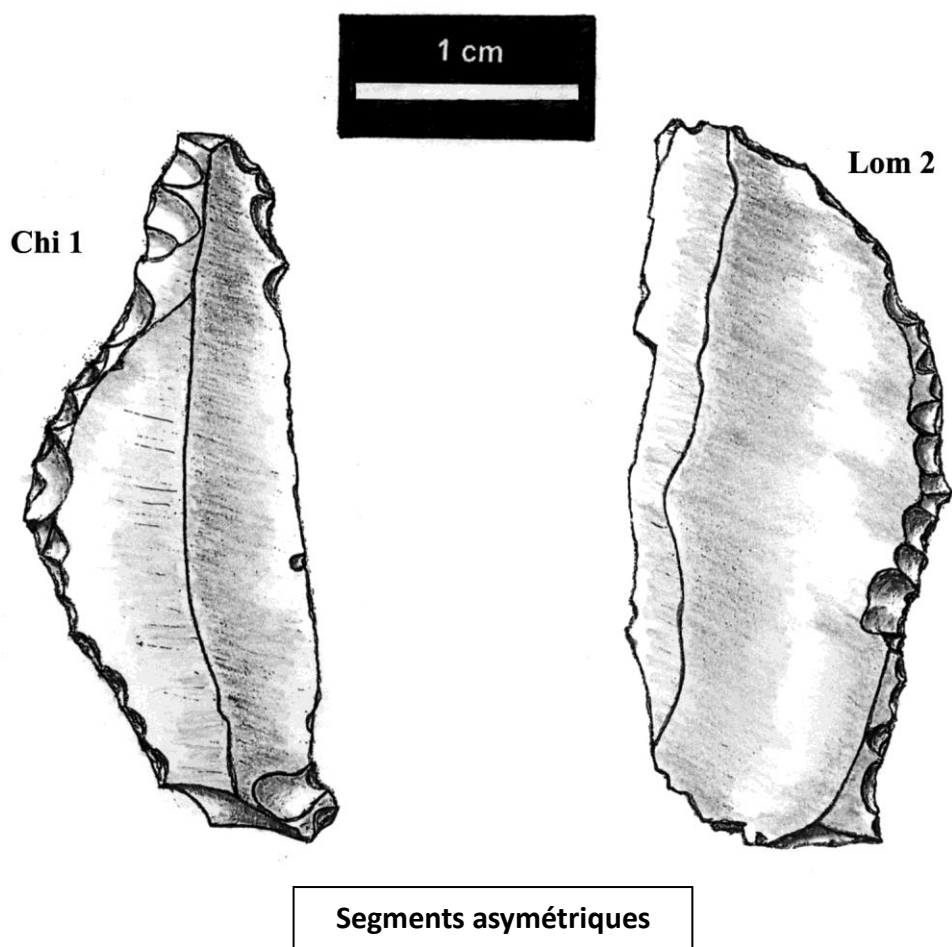
²⁴ BRIAND T., *Archéopétrographie des industries du Mésolithique en Quercy*. Université de Toulouse le Mirail, 2005.

²⁵ VALDEYRON N., BOSCO-ZANARDO B., BRIAND T., op. cit.

différents sites, laisse augurer d'une récupération de toutes les hampes de flèches qui auraient pu être retrouvées après tir et pour lesquelles, de retour au campement, l'on aurait alors procédé au remplacement de leurs parties terminales vulnérantes devenues hors d'usage.

Cela semble bien confirmer ce qui a déjà été mis en avant et analysé par J. Pelegrin²⁶, c'est à dire une évolution dans les modalités cynégétiques – très peu d'hommes pour chasser un gibier dispersé dans le paysage et donc peu ou plus de technique de rabattage – entraînant augmentation du taux de perte des têtes de trait et corollairement, pour leur remplacement, priorité au débitage et fabrication rapide de pointes à base de lamelles, les supports destinés à l'outillage domestique ne devenant que des sous produits de la chaîne opératoire..

Envisageons maintenant, dans la mesure de nos moyens, la question des analyses fonctionnelles des éléments recueillis, car, si le rôle des pointes et armatures de projectiles, lesquelles présentent souvent des fracturations en plume, en marche ou charnière caractéristiques d'un impact, a bien été largement démontré par ailleurs, il reste notamment à déterminer l'utilisation des éclats retrouvés en nombre et dont le tranchant a été utilisé brut ou après avoir fait l'objet d'interventions mineures sur l'aspect du support, denticulations, coches et retouches, le tout sans organisation particulière, outils occasionnels et très temporaires mais qui doivent permettre d'entrevoir la diversité des matières premières alors travaillées .



²⁶ PELEGRIN J., op. cit.

En effet, si l'on se réfère aux études initiales de S.A. Semenov²⁷ puis de L.H. Keeley²⁸, complétées en France par celles de P. Anderson-Gerfaud²⁹ puis de H. Plisson³⁰, il apparaît bien que des actions réalisées sur diverses sortes de matériaux modifient différemment la morphologie, non seulement microscopique mais également macroscopique, des surfaces et tranchants des outils lithiques, entraînant des altérations, usures, enlèvements, fractures, stries, des outils émoussés, polis et même sans doute des dépôts de résidus, l'ensemble étant le témoignage de la matière alors travaillée, permettant peut-être également de déterminer le geste alors effectué.

En vue d'une approche appliquant les principes de base exposés par ces chercheurs, des examens à faible puis à fort grossissements optiques ont été effectués pour rechercher et identifier si possible, sur ces outils occasionnels, les stigmates d'utilisation qu'il pouvait être possible d'interpréter.

Pour détecter ces éventuels esquillements et émoussés, il a donc été utilisé d'abord une loupe binoculaire avec grossissement par zoom de 10 à 100 fois, puis un microscope optique et ce, sans dépasser comme il était conseillé un grossissement de 200 fois, ce qui a effectivement permis de caractériser divers stigmates, grâce à un ensemble de critères ayant trait à leur positionnement, leur distribution et leur spécificité tant morphologiques que morphométriques, donnant alors la possibilité de les interpréter en termes fonctionnels.

Partant du principe que les occupants des gisements reconnus devaient, pour une grande part, dans un système alors bien structuré, être spécialisés surtout dans la chasse et le traitement postérieur de toutes les matières carnées, l'essai d'identification du phénomène responsable de l'altération des tranchants sur les éclats a été effectué principalement et surtout sur les pièces à retouches partielles et encoches qui sont apparues être les plus nombreuses dans le lot étudié. La caractérisation sur cette logique de ces stigmates est alors basée sur des critères incluant leur position, leur distribution et leur morphologie.

Il convient d'abord de noter que ces traces d'utilisation ont été retrouvées sur des éclats provenant aussi bien de la mise en forme de nucléus que de ceux issus de la fracturation ou régularisation de la table, c'est-à-dire sur des éclats tant de débitage que de façonnage s'agissant, il faut le préciser, surtout d'éléments de petit module et souvent de forme lamellaire.

Dès l'abord, même à faible grossissement, des modifications du microrelief et des émoussés ayant notamment adouci et même éliminé partiellement les arêtes des retouches, écailllements ou ébréchures, sont visibles sur les fronts d'attaque, notamment des encoches. Le fort grossissement de ces émoussés fait alors parfois apparaître des stries parallèles entre elles et perpendiculaires à ces fronts.

Il semble possible que l'ensemble de ces stigmates soit dû à un sciage ou raclage d'os, de bois de cervidés ou même simplement de bois végétal, qui se justifieraient pour la fabrication de hampe de flèche, les autres parties actives des éléments étudiés, également émoussées, faisant plutôt penser, par comparaison avec les études qui en ont déjà été faites, au raclage ou découpage de peau sèche.

Pour l'instant, il n'a cependant pu être identifié sur ces éléments de faible dimension, peut-être pour certains emmanchés ou du moins entourés d'un lambeau de cuir pour en faciliter la tenue en main, aucune trace de découpe de matières carnées par la mise en évidence des micro-polis qui, bien que réputés assez fragiles, en sont la conséquence habituelle. Cette absence pourrait s'expliquer d'ailleurs par un manque de

²⁷ SEMENOV S.A., *Préhistoric technologie : an experimental study of the oldest tools and artefacts from traces of manufacture and wear*. London : Cory, Adams et Mackay, 1964.

²⁸ KEELEY, L.H., *Experimental détermination of stone tool uses*. Chicago : The University of Chicago Press, 1980.

²⁹ ANDERSON-GERFAUD P., *Contribution méthodologique à l'analyse des microtraces d'utilisation sur les outils préhistoriques*. Université de Bordeaux 1, 1981.

³⁰ PLISSON H., *Etude fonctionnelle d'outillages lithiques préhistoriques par l'analyse de micro-usures*. Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 1985.

pratique ou de technicité de l'observateur.

C'est pourquoi, une analyse fonctionnelle est actuellement poursuivie avec une série d'éclats expérimentaux, afin de mieux cerner l'état de surface de ceux-ci après le travail de diverses matières.

Par ailleurs, ces examens ont confirmé ce qui avait déjà été perçu en prospection : il existe, parmi les artefacts recueillis, de nombreux éléments ayant subi un choc thermique, parfaitement révélé, tant par des craquelures de la matière et des cupules, que par modification de l'aspect et la couleur de cette matière. A partir de 250°C environ l'oxyhydroxyde de fer qu'est la goethite jaune brun se transforme par déshydratation, avec apparition de nanopores, en hématite, oxyde de fer de teinte rouge. Les principales altérations constatées et dont le processus apparaît irréversible sont cette rubéfaction et le lustre, altérations considérées comme les plus discriminantes.

Il ne semble pas que ces actions thermiques aient été pour la plupart volontaires, les craquelures fragilisant le matériau et, du fait de ces amorces de fracturation, empêchant au contraire toute taille. Il apparaît également que pour certains éléments l'élévation de température ait été trop importante, aboutissant à une altération blanchâtre et pulvérulente des surfaces.

L'on peut alors penser que tous ces stigmates aient été d'origine purement accidentelle, induits par un contact involontaire des fragments avec un foyer, le tailleur étant installé à sa toute proximité et la chauffe constatée n'étant pas le moins du monde intentionnelle.

Il apparaît cependant que certains rares éléments aient subi une élévation volontaire et contrôlée de température, révélée par la rubéfaction de certaines parties très précises, notamment des extrémités acérées de certains éclats et même de l'épine de microburins. Le surplus de l'instrument était très certainement emmanché et protégé de l'élévation de température, sans que les modalités d'utilisation ou la fonction souhaitée (cautérisation d'une plaie, tatouage ou simplement perçage de matériau ?) n'aient pu être déterminées.



Epine chauffée de micro-burin (Res 1)



Eclat avec pointe chauffée (Vic 6)

III – La problématique de l'évolution postérieure du Biotope

Cette brève étude a fait prendre conscience qu'à une échelle évidemment réduite, il apparaissait possible au vu des premières constatations, de concevoir le territoire ainsi déterminé, structuré tant par l'éminence de Roche-de-Vic que par le gîte à silex du Bout-de-la-Côte, comme une sorte de laboratoire permettant d'étudier le comportement de ces hommes du début du Mésolithique. Ces comportements sont bien évidemment influencés par ce cadre géographique qui, en raison de ses caractères topographiques, géologiques, climatiques et écologiques, a créé cet écotone si particulier auquel ces groupes humains ont dû s'adapter, induisant alors des particularismes, critères de caractérisation que nous révèlent au moins partiellement les restes lithiques dont les panoplies s'uniformisent.

Ces premiers résultats, du fait même de l'homogénéité culturelle relevée notamment par la présence de pointes à dos courbe et à troncature oblique, de grattoirs courts, de triangles isocèles et microburins, posent le problème d'un possible abandon postérieur de cet espace au Mésolithique moyen et surtout final. Cet abandon pourrait avoir été déclenché à la suite de la fermeture progressive du paysage de ce plateau par une forêt dense qui aurait alors entraîné une différenciation dans l'économie de subsistance avec occupation d'un différent biotope ayant ouvert alors de nouvelles potentialités, les sphères d'influences des occupations réintégrant plutôt le fond des vallées.

En effet, une première station découverte en bordure même de Dordogne a révélé une origine différente des matières taillables utilisées, ces nouvelles matières exogènes confirmant une autre circulation du silex et laissant effectivement augurer d'un déplacement postérieur des habitats, peut être en ces autres espaces, hypothèse qui va déterminer en ces zones l'exécution de prochaines prospections et recherches

IV – Le Mésolithique : une rupture ?

Si cette période a peu passionné les chercheurs jusqu'à une époque récente, le Mésolithique trouve aujourd'hui peu à peu ses lettres de noblesse, suscitant un intérêt grandissant, tant il est vrai que l'époque charnière entre le Paléolithique et le Néolithique n'est point anodine. Est-ce à dire qu'il s'agit d'un cap majeur dans l'évolution de l'homme ? Nous serions tentés de le croire.

Dans ce tardiglaciaire finissant, l'évolution paysagère détermine un changement progressif de la faune et, parallèlement, une adaptation de l'homme à des conditions nouvelles. L'implantation probable de savanes sur le plateau Albussac/Roche-de-Vic et la multiplication des hardes de cervidés vont changer les comportements humains ; ces zones jadis froides et délaissées (peu ou pas de mobilier ancien) sont occupées en ce début du Mésolithique : essor démographique, certes avec des replis saisonniers, évolution des modes de vie donc des concepts de pensée.

La présence de débris de pointes, d'armatures, le retailage de beaucoup d'outils, l'existence de nombreux outils occasionnels, tout cela semble participer d'une certaine désinvolture. Qu'en est-il ? Sommes-nous en présence d'une décadence ? Point du tout, d'une adaptabilité ? Certainement. Jamais l'expression « faire flèche de tout bois » n'aura été aussi vraie.

Nous assistons probablement à l'avènement d'une culture de l'instantané, de l'outil provisoire, en un mot du jetable. Alors, le Mésolithique, « homo faber » moderne ? Oui. Fonctionnalité d'abord, mais non recherche du bel objet : se limiter à l'utilitaire, à l'usage immédiat. L'esthétique devient accessoire. C'est l'avènement d'une société de consommation avec son cortège d'artéfacts en matériaux locaux. Mais à côté de groupes, que nous serions tentés de croire endogames comme celui de LOM 2, voilà aussi des groupes au long cours, venus du Bergeracois et même de Charente.

Le Mésolithique, un homme qui nous semble si proche.....

Identification des silex de la zone de Roche-de-Vic concernée au 1 Aout 2012

[illegible]

Bibliographie de référence

ANDERSON-GERFAUD P., *Contribution méthodologique à l'analyse des microtraces d'utilisation sur les outils préhistoriques*. 314 p.

Thèse de 3e cycle. Bordeaux : Université de Bordeaux 1, 1981.

ARAUJO IGREJA M., *La tracéologie des industries lithiques gravettiennes de la Vigne-Brun (Loire, France)*. In Table ronde sur le Gravettien en France et dans les pays limitrophes (6-8 Octobre 2008). Aix en Provence : [s.n.], 2011, p.31-43.

BINFORD L. R., *Archéologie of place*. Journal of Anthropological, 1982, n°1, p. 5-31.

BRIAND T., *Archéopéetrographie des industries du Mésolithique en Quercy, Intégration d'un système de gestion d'une lithothèque*. 55 p.

Mémoire de DEA. Toulouse : Université de Toulouse le Mirail, 2005.

BORDES J.G., *Les interstratifications Chatelperronien/Aurignacien du Roc de Combe et du Piage (Lot) – Analyse taphonomique des industries lithiques*. 421 p.

Thèse de doctorat. Préhistoire et géologie du quaternaire. Bordeaux : Université de Bordeaux 1, 2002.

CHAMPAGNE F., CHAMPAGNE Ch., JAUZON P., NOVEL Ph., *La Grotte des Fieux à Miers (Lot). Etat actuel des recherches*. Gallia Préhistoire, 1990, t. 32, p. 1-28.

COUCHARD J., *Etude préliminaire de la Station de Roche de Vic, Commune d'Albussac, Corrèze*. Bulletin de la Société préhistorique de France, 1957, vol. 54, n°10, p. 662-675.

DEMARS P.Y., *Les gîtes de silex de la région de Jonzac*. In Le site paléolithique de chez Pinaud à Jonzac, J. Airvaux dir. [s.l.] : Préhistoire du Sud-Ouest, suppl. 2, 2004, p 17-20.

DJINDJIAN F., *Approvisionnement en matières premières dans le Paléolithique supérieur d'Europe occidentale, Méthodes et Résultats*. In Méthodes pour l'archéologie. Paris : [s.n.], 1991, p. 265-299.

DRUCKER, D-G., MADELAINE S., MORALA A., *Les derniers rennes de Dordogne, nouvelles données*. Paléo 2011, n° 22, p. 85-100.

DUBOIS, J., GUILLAUMIE C., MURAT, M., POUGET A., SIMONNOT G., *A propos du site mésolithique de Roc-de-Maille*. LEMOUZI, 2011, n°200 , p. 67-74.

KEELEY, LH., *Expérimental détermination of stone tool uses*. Chicago : The University of Chicago Press, 1980, 212 p.

PELEGRIN J., *Les techniques de débitage laminaire au Tardiglaciaire : critères de diagnose et quelques réflexions*. In L'Europe centrale et septentrionale au Tardiglaciaire. [s.l.] : Mémoires du Musée de Préhistoire d'Ile de France, vol. 7, 2000, p.73-86.

PLISSON H., *Etude fonctionnelle d'outillages lithiques préhistoriques par l'analyse de micro-usures*. 357 p.

Thèse de Doctorat. Paris : Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 1985.

SEMAH A.M., RENAULT-MIKOWSKY J., *L'évolution de la végétation depuis deux millions d'années*. Collection Guide de la Préhistoire mondiale. [s.l.] : Editions Errance, 2004, 300p.

SEMENOV S.A., *Préhistoric technologie : an expérimental study of the oldest tools and artefacts from traces of manufacture and wear*. London : Cory, Adams et Mackay, 1964, 212 p.

SERONIE-VIVIEN M., SERONIE-VIVIEN M.R., *Les silex du Mézozoïque Nord-Aquitain. Approche géologique de l'étude des silex pour servir à la recherche préhistorique*. Supplément au Bulletin de la Société Linnéenne de Bordeaux, n° XV. Bordeaux : 1987.

MICHEL S., BLANCHET F., BLANCHET J., *Regards sur le Premier Mésolithique en Charente-Maritime : Fontbelle (Villars-les-Bois)*. Revue archéologique de l'Ouest, 2009, n° 26, p. 7-21.

SIMONNET R., *De la géologie à la Préhistoire*. Paléo n° 11, 1999, p. 71-88.

SORESSI M., *L'industrie lithique des niveaux 6 à 8 de chez Pinaud à Jonzac (Charentes, fouilles 1998-99). Aspects taphonomiques, économiques et technologiques*. Préhistoire du Sud-Ouest, 2004, supplément n° 8, p 79-95.

TURQ A., *Exploitation des matières premières lithiques dans le Moustérien entre Dordogne et Lot*. In Le silex de sa genèse à l'outil. Bordeaux : actes du 5ème colloque international sur le silex (septembre/octobre 1987). Paris : CNRS éditions, 1990, coll. cahier du quaternaire N° 17, p 415-426.

TURQ A., *Paléolithique inférieur et moyen entre Dordogne et Lot*. Paléo supplément n° 2, avril 2000, 456 p.

VALDEYRON N., BOSC-ZANARDO B., BRIAND T., *Evolution des armatures de pierres et dynamiques culturelles durant le Mésolithique dans le Sud-Ouest de la France*. In Actes du XVe congrès de l'UISPP, de Lisbonne du 4 au 9 Septembre 2006, Palethnologie 2008-1. Disponible sur : http://univ-tlse2.academia.edu/NicolasValdeyron/Papers/1613311/EVOLUTIONS_DES_ARMATURES_DE_PIERRE_ET_DYNAMIQUES_CULTURELLES_DURANT_LE_MESOLITHIQUE_DANS_LE_SUD-OUEST_DE_LA_FRANCE_L (consulté le 24 septembre 2012)

VILLOTTE S., *Les comportements au Gravettien : apports des marqueurs osseux d'activité*. In Goutas N., Guillermin P., Klaric L. et Pesesse D., Identités Gravettiennes, Mémoires de la Société Préhistorique Française, sous presse. Disponible sur : http://bradford.academia.edu/S%C3%A9bastienVillotte/Papers/1238580/Les_comportements_au_Gravettien_apport_des_marqueurs_osseux_dactivite (consulté le 24 septembre 2012)